

Scopophilia

© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2026.
Tous droits réservés pour tous pays.

Les Avrils
Groupe Delcourt
8, rue Léon-Jouhaux
75010 Paris
lesavrils@editions-delcourt.fr
www.lesavrils.fr

Scopophilia

Alexandra
Matine

Les Avrils

Pour ma sœur.

Ἡ καλὴ λαβέτω.
À la plus belle.

*Toute influence est immorale. Influencer quelqu'un
c'est lui donner son âme.*

Oscar Wilde

*Dans ce business, tant que tu n'es pas connue comme
un monstre, tu n'es pas une star.*

Bette Davis

Cette histoire est inspirée de faits réels.

Les commentaires reproduits sont authentiques.
Publiés entre 2019 et 2025, ils apparaissent ici tels quels.

Par souci de protection de la vie privée, les noms de
leurs auteurices ont été changés ou supprimés.

Par respect pour celles à qui ils étaient destinés, rien
d'autre n'a été modifié.

ACTE I

Quand ça a commencé, je pensais que j'étais spéciale.

Carmen Maria Machado

Quand la plateforme surgit, organique et spontanée, comme créée par personne, nous avons cru qu'elle était née de tous. Née de notre désir de se réunir, de se connaître, de se voir. De l'inquiétude de nos mains tendues et de nos yeux écarquillés durant la nuit cruelle.

Une planète nouvelle, brillante et providentielle; déchirure dans la toile noire du vide galactique. Irruption salvatrice dans notre voyage incertain à travers le néant. Une Terre promise. Un jardin d'Éden où il serait suffisant de se montrer pour être vus, de parler pour être entendus, d'être là pour être proches. Soudain tous philosophes, gourous, conteurs, savants, poètes. Désencombrés de notre matérialité, libérés de notre physicalité. Chacun aurait l'espace infini, illimité, d'exister. Chacun pourrait être tout, et ensemble ne former qu'un. Particules agrégées en une intelligence unanime, absolue et inarrêtable.

Nous ne pouvions pas imaginer un meilleur futur. Nous n'aurions pas pu imaginer mieux que la preuve irréfutable, perpétuelle et submergeante que nous n'étions pas seuls.

Avant de devenir Georgia Samsa, elle était tout simplement Georgia. Elle aurait aimé pouvoir dire que ses amies l'appelaient Jo, mais ses amitiés ne duraient pas. La vie de Georgia était verrouillée, les activités surveillées, les plaisirs comptabilisés. L'amitié, inévitablement, s'effiloçait au fur et à mesure des invitations qu'elle devait refuser. Les enfants n'ont pas le temps d'attendre le pardon d'un adulte. Alors Georgia restait Georgia.

Elle cachait son chagrin au reste de la maison, où on lui apprenait que l'amour des autres était un mensonge à décrypter, l'amour de soi une vanité à bannir.

Dans ce credo, les autres faisaient peur. Jamais on ne répondait à la porte. Si ça sonnait, il fallait s'immobiliser, se transformer en souris tendue et vigilante, les pupilles fixes, les moustaches trémulantes. Les murs de la maison eux-mêmes semblaient se figer, imbibés de la peur de ses habitants. Tout le temps où elle a habité là-bas, il lui semble que la porte ne s'est ouverte que pour la laisser passer. Deux fois par jour, matin et soir, sortir puis rentrer. Un compte qu'elle maintiendra impair.

Longtemps, Georgia fait le même rêve. Elle est en sortie scolaire à l'aquarium. Sa classe serpente dans la lueur turquoise de tuyaux transparents, toutes les têtes levées. Univers inversé où l'immensité des cieux est la profondeur des abysses. Les poissons sont des dragons qui flottent dans l'air qui est de l'eau.

Dans son rêve, Georgia s'arrête pour observer une étoile de mer collée sur le verre; presse sa main de l'autre côté de la paroi. Reflet rose et charnu de ces deux paumes. Jusqu'à ce que l'étoile de mer se détache et se laisse emporter par un courant propice pour rejoindre une constellation invisible, loin du regard de Georgia. L'enfant fixe le vide bleu, jusqu'au noir. Soudain, elle comprend qu'elle est seule. Dans le tunnel de verre, sa classe a disparu.

Elle court dans les couloirs vides comme un hamster dans un labyrinthe de plastique. Les jambes fatiguées et le souffle saccadé. Les yeux, dans chaque recoin, espèrent trouver une présence. Elle voudrait crier mais sa voix s'étouffe dans le bleu aquatique. Le moteur de machines cachées grogne tout autour.

Elle court et se cogne, et les chocs claquent sourdement dans le vide profond. Les parois de verre se contractent, jusqu'à gêner ses mouvements. Bientôt elle rampe,

épuisée et restreinte, au milieu de l'abysse galactique de l'élément liquide.

Une ombre passe dans le ciel.

Les requins, à quelques centimètres, si proches, si anxieusement et curieusement proches qu'elle peut sentir leur peau rugueuse au bout de ses doigts, et son nez est englouti par l'odeur salée de métal froid de leurs corps polis, et l'argent de leurs écailles passe dans ses yeux, comme le reflet d'une épée légendaire ; et le silence étouffant de leurs corps célestes flottant, immobiles, dans l'immensité, et sur leurs flancs soyeux, cinq entailles qui battent comme des paupières.

Puis, magie des rêves, c'est maintenant elle, Georgia, qui, légère, souple et libre, flotte, sur sa peau que glisse l'eau fraîche et salée, contre ses nageoires que vibre le vent doux du courant, le long de ses flancs que cinq entailles palpitent.

Libre, portée par la densité océanique, Georgia flotte au-dessus du labyrinthe de verre, à nouveau rempli d'êtres humains fascinés ; flotte au-dessus de leurs mentons levés, de leurs doigts pointés, de leurs yeux hypnotisés par le mouvement de balancier, régulier, calme et maîtrisé de son corps.

Au réveil, les sensations persistent et suggèrent une possibilité. Qu'elle pourrait s'échapper, qu'elle pourrait devenir : autre chose qu'un hamster anxieux dans un tube de plastique.

Qu'il y a autre chose de l'autre côté de la paroi, un élément à conquérir.

Que le labyrinthe, le monde connu, n'est pas le monde entier. Que s'il y avait une autre façon de respirer, il devrait bien y avoir, aussi, par association, une autre façon d'exister.

Le téléphone qu'elle n'osait pas demander, mais qu'elle reçoit, est vieux et lent. L'écran a du mal à s'allumer, elle doit taper plusieurs fois sur le verre griffé de la machine inerte, comme pour réveiller quelqu'un d'un profond, long et légendaire sommeil.

Pour eux c'est un outil de surveillance.

Pour Georgia, c'est le monde entier.

Entre ses mains : le monde entier.

Les premiers temps, sur la plateforme, elle reste tapie, en observation : attachée terrestre envoyée en mission de reconnaissance. Dans la grotte azur de sa couette, projetées sur le mur lisse et brillant de ces pupilles, défilent des ombres : les fragments de la vie des autres, événements découpés, émouvants de platitude, bouleversants d'intimité.

Sous la caresse de son index, le téléphone se réchauffe, comme une mer profonde au contact de son corps qui, comme ce désir, se met en mouvement.

Le monde extérieur glisse entre ses doigts comme du miel doré, comme un ruisseau frais, comme une fourrure chaude, comme toutes les sensations, comme toutes les simplicités du bonheur.

Chaque glissade de son pouce est une gorgée de nectar qu'elle avale.

Le défilement infini ne comble pas son désir. Désir d'y planter ses crocs, d'aspirer ses jus, de mâcher ses chairs. De se blottir au cœur de la bête. De devenir la bête.

Du plaisir d'avoir vu naît le désir d'être vue.

Elle se jure qu'elle attendra d'être partie d'ici pour poster pour la première fois.

Ou qu'il faudra qu'elle soit partie d'ici avant de poster pour la première fois.

Enfant, elle a été inscrite dans le club de foot. Elle se souvient surtout des coquelicots qui poussaient sur le terrain. La plupart vivaient peu, ravagés par les pieds des enfants, maculant le gazon de taches rubis, poitrine ensanglantée d'oiseaux abattus en plein vol.

Mais dans certains coins, où le ballon, par un hasard statistique, n'allait jamais, quelques fleurs rouges subsistaient. C'est là que se postait Georgia. Rassurée d'être inutile et convaincue d'être invisible. Éternellement remplaçante.

Un soir de novembre, début indigo de la nuit, Georgia est sur le terrain. Elle ne voit pas la balle frapper le bout de son pied et rebondir, comme dans un accès de pleine conscience, vers le but. Mais elle se souvient de voir le ballon rouler si lentement, si lentement sur le gazon tendre, que la gardienne a sauté trop tôt, et le ballon a continué avec paresse, lenteur et confiance, jusqu'à se blottir, comme un chat endormi s'enroule dans les replis d'une couverture, dans le coin mou du filet.

Dans son souvenir, ce ne sont pas dix individus qui courent vers elle, mais une masse de chair déferlante, tonitruante et extatique, percée d'yeux et mouvante de bras tendus. Elle s'y laisse absorber, elle s'y fond, elle ne fait qu'un. Peut-être qu'elle est soulevée dans les airs ou

peut-être que c'est son esprit, seul, qui flotte au-dessus d'elle qui n'est plus elle-même, mais qui est la chaleur et la force et l'étreinte des autres.

Georgia n'a jamais oublié les regards et les sourires brillants qui avaient fondu sur elle, comme une pluie d'or.

Ceci est la photo d'une cité universitaire.

Les murs sont en brique rouge et les tours des fenêtres blancs.

La façade donne sur un petit parc doté d'une aire de jeux pour enfants.

Le ciel est bleu avec quelques nuages.

Le soleil projette l'ombre des arbres sur la façade et se reflète dans une fenêtre au troisième étage.

La légende dit: New home – emoji maison

Sa chambre est nichée dans le creux d'un couloir en L, trop long pour que l'air frais parvienne jusqu'à elle, un repli moite comme une aisselle.

L'intérieur est compact : un lit, une armoire, un bureau, chacun poussé dans un coin. Les meubles dictent ses mouvements : couchée, debout, assise.

Autour, la vie des autres bruisse comme les coulisses effervescentes d'un théâtre. Les vies sonores de tous, l'harmonie désordonnée d'un orchestre qui s'accorde éternellement.

En face de sa porte, de l'autre côté du couloir, il y a une pièce sans fenêtre avec une planche à repasser repliée contre un mur et deux prises à hauteur d'épaule qui ont été installées avant l'existence des ordinateurs.

Quelques semaines après la rentrée, un orage fait sauter les plombs du bâtiment, et c'est la seule pièce à avoir du courant. Les étudiants de son étage s'y réfugient. Quelqu'un a apporté une multiprise ; un mycélium de fils noirs et blancs rampe entre les machines posées sur leurs jambes en tailleur. Il n'y a pas assez de prises pour tout le monde, mais assez de courant. Toute la nuit, les câbles passent d'une main à l'autre, comme un joint.

La pandémie interrompt tout. Dépeuple tout. Les chambres sont vidées et fermées. Les étudiants s'envolent, un grand V d'oies sauvages vers ailleurs. Les professeurs se forcent à faire cours en ligne. Distracts, pourtant, et inquiets. Le futur semble futile et tout ce qu'ils avaient prévu pour les y préparer, inutile.

Elle pleure, les premiers jours, dans l'intimité de sa chambre, dès qu'elle entend quelqu'un partir. C'était inévitable, elle pense, qu'elle se retrouve à nouveau seule.

Car elle reste. Hors de question de rentrer. Vers quoi ?

Au bout de son couloir, sa chambre prend l'allure d'une pièce condamnée. Georgia devient le fantôme qui fait couler les robinets, déclenche les lumières automatiques, claque les portes. Une silhouette sombre et diffuse dans la seule fenêtre éclairée.

Quelques chambres plus bas, il lui semble entendre encore quelqu'un. Une voix de fille. La pièce exhale des parfums d'encens et de chèvrefeuille, et c'est la seule preuve que l'autre, aussi, est en vie. Elle disparaît un jour, et les parfums aussi. Après son départ, le couloir retrouve son odeur de gymnase abandonné ; mais, quand

la nuit est humide, les anciens effluves éclatent comme des perles de bain ; alors Georgia ouvre sa porte sur le couloir, comme une fenêtre sur un jardin.

Juste avant que tout s'arrête, un échafaudage a grimpé comme du lierre sur la façade de l'immeuble. Un filet était tendu entre les barreaux, pour protéger les passants des débris. La façade a été emballée comme une proie dans une toile d'araignée.

Des hommes passaient devant les fenêtres en portant des pots de peinture, des marteaux, des barres de fer. Sur les plateformes, leurs pas métalliques faisaient vibrer les vitres. Des étudiantes avaient surpris des ouvriers, le visage collé contre leur fenêtre comme contre le verre d'un vivarium ; les forçant à tirer les rideaux et à vivre dans le noir de peur d'être observées. Repérées.

Elle garde son téléphone branché en permanence. Elle est soit allongée, soit recroquevillée, les genoux sous le menton dans le coin de son lit, contre le mur. L'iPhone entre les mains, entre les jambes, entre les doigts. Le chargeur, un cordon ombilical.

Elle pense aux larves humaines de *Matrix*, flottant dans des cocons, la moelle épinière branchée à l'ordinateur principal. Branchée aussi aux autres. Une collection d'âmes en développement, confinées dans leur sarcophage translucide, rose et veiné.

Georgia dans sa chambre. La chaise, le placard, la moquette, les montants de la fenêtre, le tube de néon au plafond, la poignée de la porte. Comme elle, figés.

Est-ce que cette pièce existe si personne n'allume la lumière, n'ouvre la fenêtre ou ne frappe à la porte? Et elle?

Chaque jour, un athlète ou un musicien ou un pompier ou un enseignant ou un présentateur ou un chanteur ou un homme politique ou un chauffeur de taxi ou un journaliste ou un acteur ou un psychiatre ou un réalisateur ou un milliardaire ou un prêtre ou un entraîneur ou un écrivain ou un chirurgien ou

est accusé de violences par une, deux, dix, cent trois femmes.

À chaque fois, le fond de la gorge de Georgia s'emplit de vase.

Elle se prend à zoomer dans leurs photos, sur leurs yeux, leur nez, leurs cheveux, leur t-shirt, leurs chaussures, leurs mains. Comme pour voir si elle aurait pu déceler quelque chose.

Un étouffement replie le corps sur soi, une façon de disparaître.

Elle lit en ligne: *Pour calmer la nausée, fredonnez! Cela évite le réflexe nauséeux.*

Elle ferme la page et les paupières; elle fredonne, les lèvres serrées.

Un essaim sous les côtes.

La plateforme se secoue comme une boule à neige.

Gauche

Droite

Gauche

Droite

Haut

Bas

Haut

Bas

Georgia l'agite pour changer l'action. Les flocons de plastique tourbillonnent, le paysage change. Un monde sous son contrôle.

Sur la plateforme, les contenus sont comme le sucre pétillant qu'enfant elle saupoudrait sur sa langue tirée entre ses dents pour entendre les cristaux crépiter. Ils fondent avant même d'être avalés, leur seule trace : une salive fruitée et poisseuse.

Le silence qui suit le crépitement, la fin de la pétillance est intolérable. La non-stimulation est intersidérale. La langue soudain épaisse et comme-viande entre les parois suintantes de ses joues.

Elle doit en reprendre, pour éviter de dériver, dans le silence, le noir et le lisse. Elle renverse la tête, tire la langue, et la poudre à nouveau submerge, titille et distrait ses sens.

Des dauphins glissent dans l'eau claire et calme des canaux de Venise.

Une chanteuse entonne un hommage aux soignants.

Un pain à l'épeautre lève toute une nuit.

Une sœur apprend à l'autre les mouvements d'une danse.

Sur un vélo d'appartement, un cycliste explose un record du monde.

Sur une plage, de l'autre côté du globe, quelqu'un a tracé dans le sable, *Stay Home*.

Le président déclare: « Nous sommes en guerre ».

Compressé par une presse hydraulique dans le rectangle de verre noir de son téléphone; le monde extérieur, à l'intérieur.

Chaque vidéo qu'elle regarde soulève en elle la question : « Et moi ? » « et moi ? ». C'est une comparaison et un défi.

Sa valeur se mesure en contrastes et en analogies. Tous les jours, l'idée qu'elle pourrait faire mieux, la notion qu'elle ne fait rien. Oscillations horizontales sur l'axe du désespoir.

Elle fait défiler les vidéos de bas en haut, de bas en haut, de bas en haut. Si son iPhone était en pierre, son pouce y aurait déjà creusé un sillon lisse et poli, le lit asséché d'un torrent. Mouvements verticaux sur l'axe du désir.

Le tangage et le roulis.

Crée un profil et crée tes propres vidéos.

Ton nom d'utilisateur est le nom affiché sur ton profil.
Il peut également être utilisé pour te retrouver. Chaque
compte doit avoir un nom d'utilisateur.

Tu pourras toujours changer.

G
E
O
R
G
I
A
S
A
M
S
A